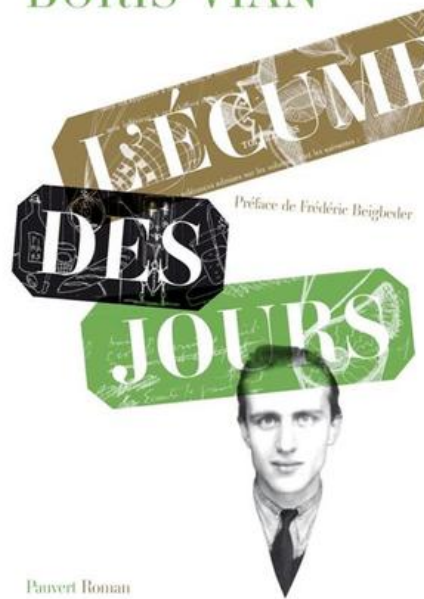


BORIS VIAN



L'écume des jours

Boris Vian

Download now

Read Online ➞

L'écume des jours

Boris Vian

L'écume des jours Boris Vian

« Le plus poignant des romans d'amour contemporain. » Raymond Queneau

« L'écume des jours, c'est Roméo et Juliette sans confl its familiaux, Tristan et Yseut qui n'ont pas besoin de philtre, Paul et Virginie à Saint-Germain-des-Prés, une Dame dont les Camélias sont remplacés par un Nénuphar, Héloïse sans castrer Abélard. Voilà un tournant : le moment, après la guerre, où le roman français se dit que ce qui importe, c'est de faire bouger le lecteur sur un air de be-bop. Boris Vian en a marre des académismes, il veut faire rire et swinguer la langue, il veut obtenir les larmes, il veut aussi faire rêver et proposer davantage qu'une romance: une fenêtre ouverte sur le merveilleux. » Frédéric Beigbeder

L'écume des jours Details

Date : Published March 2013 by Pauvert (first published March 11th 1947)

ISBN :

Author : Boris Vian

Format : Paperback 352 pages

Genre : Cultural, France, Fiction, Classics, European Literature, French Literature, Romance

 [Download L'écume des jours ...pdf](#)

 [Read Online L'écume des jours ...pdf](#)

Download and Read Free Online L'écume des jours Boris Vian

From Reader Review L'écume des jours for online ebook

LW says

L'écume des jours est un conte, d'abord enchanteur, où les êtres, les souris, les objets, sont animés des meilleures intentions, mais aussi, selon Raymond Queneau, le plus poignant des romans d'amour contemporains.

Cette œuvre poignante, lourde de sens est tout à fait hors-série. Elle plonge le lecteur dans un univers dont les lois sont absurdes et impitoyables, où la mort s'abat sans crier gare

Una fiaba surreale, bizzarra, una storia d'amore tenera e triste
e anche una critica aspra nei confronti del conformismo della società
(una critica al lavoro disumanizzante in fabbrica, alla religione- business, all'esercito e persino alla cultura, quando è fine a se stessa e diventa monomania)

Un romanzo pieno di invenzioni linguistiche- che probabilmente si apprezzerebbero meglio in francese - di elementi poetici e fantastici,

di immagini strabilianti [forse...troppo :)]

in cui si parla con le nuvole, tutto è animato, gli oggetti di uso comune hanno una vita propria, e si modificano, persino, in sintonia con i sentimenti delle persone con cui entrano in contatto.

Bella la metafora dell'appartamento che, man mano che la malattia di Chloé peggiora, si rimpicciolisce, diventa buio, tanto da implodere

Come se, perdendo l'amore, tutto il mondo attorno scolorisca e perda le dimensioni reali...

3 stelle e mezzo

a fine lettura mi rimane una curiosità :ascoltare "Chloé" di Duke Ellington!

Teresa Proença says

Boris Vian cria, em **A Espuma dos Dias**, um mundo imaginário, onde o surreal domina.

É um romance dramático e, simultaneamente, cómico onde tudo é alucinante. Ratos que falam; Jesus Cristo a procurar uma posição confortável na cruz, enquanto dialoga com um homem em sofrimento; empresas especializadas em anunciar desgraças um dia antes de acontecerem; a gestão de armas através do calor do corpo humano; e etc etc...

Colin é rico, gosta de jazz, de patinar, de inventar geringonças e de conversar com o seu cozinheiro (que pesca enguias na torneira do lavatório) e com o amigo Chick, um leitor, obcecado pelo filósofo Jean-Sol Partre (marido da duquesa de Bovouard).

A vida é bela, doce e cor-de-rosa...

(Will Cotton)

O mundo agiganta-se e a casa de Colin ilumina-se com dois sóis quando ele e Chloé se apaixonam...

(*Marc Chagall*)

Na lua de mel Chloé adoece com um nenúfar num pulmão. Tem de estar sempre rodeada de flores para que a doença não evolua. Colin arruina-se e vai ter de trabalhar. O rosa torna-se púrpura...

(*Georgia O'Keeffe*)

...e o mundo desintegra-se...

(*Jacek Yerka*)

...e os meus miolos também...quando tanta loucura termina (view spoiler)

Stela says

Tous les deux ou trois ans, il faut absolument que je relise *L'écume des jours*. Tous les deux ou trois ans, ce livre me hante.

D'où cette inlassable fascination ? Dans une charmante trouvaille, Jacques Bens la pointe dans le « langage-univers ». C'est beau, comme formule, mais incomplet, parce qu'il s'agit d'un langage ET d'un univers, non d'un univers des mots, comme dans la poésie. Les deux s'appuient et s'entrelacent en restant quand même distincts, singuliers, chacun avec sa beauté tragique, étrange, éthérique.

Beauté étourdissante d'un langage presque familier, dont l'auteur remodèle au fur et à mesure soit la forme soit la signification : des mots un peu déformés (*chuiche*, *sacristoche*), des mots-valise (*pianocktail*, *frigiploque*), de nouveaux verbes (*blocnoter*), des proverbes et des expressions presque connus (*On n'a pas gardé les barrières ensemble; se retirer dans un coing*, *Suppôt de Satin*), mais aussi des images paradoxales (un crucifix « auquel il manquait la croix »), des variations sur le même thème (*Le Paradoxe sur le Dégué, Le Vomi, Le Remugle, l'Encyclopédie de la Nausée, échantillons de vomi empaillé*), des truismes (« On sera quand même en retard si on n'arrive pas »), des épithètes inattendues (*gants de porc dépossédé, souliers de gavial consistant*), des explications pseudo-scientifiques comiques (« évanouissements dus à l'exaltation intra-utérine »), ou tout simplement des images d'une absurde hilarité, comme celles des livres en tirage limité sur tue-mouches ou sur papier hygiénique floral et reliés en mi-mouffette, ou en peau de néant, ou en peau de velours.

Beauté encore plus bizarre d'un monde presque le nôtre, d'une candeur cruelle comme celle des enfants, qui survole la surface des choses, un monde insouciant et superficiel, qui semble s'intéresser seulement au dessein de l'écume, non à la profondeur de l'océan. Dans ce monde, les semelles quittent les chaussures qui doivent être arrosées d'engrais pour que la cuir repousse, les robes sont ornées de grillages de fer forgé, les culottes des "pédérastes d'honneur" ont des braguettes en arrière, la pauvreté rend malades les choses familières, la maladie même est un nénuphar, les armes poussent à l'aide de la chaleur humaine, l'assistance

sociale se fait connaître en égorgeant les enfants dans la vitrine et même Dieu a « un œil au beurre noir et l'air pas content ».

Le plus étonnant dans cet univers est pourtant l'apparente indifférence envers la mort. La mort est au « coing » de la rue depuis le début, mais personne n'y fait attention : Colin est l'auteur d'un accident avec beaucoup de victimes au patinoire et faillit mourir lui aussi, à son mariage le chef d'orchestre se meurt et le seul souci des autres est de camoufler le bruit qu'il fait en tombant, un vendeur s'offre à être assommé parce qu'il a demandé trop pour sa marchandise, Alise tue Jean Sol Partre avec un arrache-cœur, etc. La mort, même par meurtre, est un événement sans conséquences en dehors de la famille et des amis, jamais contrôlée ou sanctionnée par un État qui fonctionne seulement pour la collection des impôts et pour la croissance des armes. La mort s'est installée confortablement au monde que la IIe Guerre vient de mutiler, immunisé jusqu'à l'indifférence contre n'importe quelle horreur, en pleine confusion des valeurs et rejection des idéals.

Dans ce monde apparemment renversé, où l'intelligence est méprisée, où la mort est aussi banale qu'un éternuement, où la cruauté est une forme de beauté, ni même l'amour, ni même l'amitié, ni même le sacrifice ne constitue une salvation.

De ce monde est sorti ce dialogue inquiétant et hermétique, ce regard à jamais plongé dans l'abîme :

- *Le plus clair de mon temps, dit Colin, je le passe à l'obscurcir.*
- *Pourquoi ? demanda plus bas le directeur.*
- *Parce que la lumière me gêne, dit Colin.*

Comme toujours, obsédée par l'image sibyllinique des onze filles aveugles prêtes à piétiner sur la queue du chat, je quitte ce monde ineffable avec un sentiment indéfini de tristesse et d'émerveillement. Et avec la promesse qu'en deux ou trois ans...

Fede says

Oh, absolute Joy.

Oh absolute, annihilating, cathartic Beauty of the Word.

"Freude, schöner Götterfunken, Tochter aus Elysium...!!!"

Thus my heart burst out singing in heavenly rapture as I turned the last page of this literary miracle. Arms wide open, eyes rolled back in ecstasy.

It's the third time I surrender to its magic and yet the ineffable, all-pervading delight hasn't vanished... so I'd better write something coherent before letting the secret pleasures of the Stendhal syndrome overwhelm me.

It starts like "La Boum"... and ends like "Love Story".

It's a poem by Prévert... illustrated by Salvador Dalí.

It's a white feather caressing your skin... and leaving a bleeding sore that will never heal.

Only free association gives me the means to describe this amazing kaleidoscope of genres. Vian's writing style is an explosion of colours, sounds, tactile feelings - sort of Neo-baroque literature displaying all his eclectic talent and playful genius. "L'Écume des Jours" (literally 'Foam of the Days', translated as "Foam of

the Daze" in the English edition) is pure Baroque indeed, a work in which the simplicity of the tale is shrouded by the extreme complexity and ornamentation, like a tiny flower hidden in a Fabergé egg encrusted with diamonds.

In a semi-dystopian, vaguely disquieting Paris (Dalí's imagery, Roussel's surreal machines, Huxley's social engineering, a latent violence reminding of Orwell...) Colin, Isis, Chick and his girlfriend Alise spend their time listening to jazz records, skating and enjoying their friendship and youth. The adult world is little more than a distant blur, so indistinct and remote that it just disappears beyond the horizon of their leightheadedness. Their passion for American jazz and - in Chick's case - the existentialist writer Jean-Sol Partre (a hilarious caricature of Jean-Paul Sartre) is a reflection of the author's own interests: an all-consuming love for Duke Ellington's music and a great knowledge of contemporary literature. One day Colin meets Chloé, a name he can't help but adore since it is also the title of his favourite Ellington tune; the delicate romance soon leads to marriage and adult life can finally begin. Delicate, playful, a charming fantasy in pink and blue; thus the writer lures the reader deeper and deeper inside before springing his trap. And we realise that the succulent, juicy fruit we've been eating so far is poisonous.

Death grows as a water lily in Chloé's chest - possibly the most beautiful metaphor for cancer in the history of literature.

Her illness affects the whole world around the young couple, taking the visible shape of their shrinking, decaying flat reminding of the Expressionist film technique (intimate feelings are reflected by the mutability of the outside world: I'm thinking of Murnau or Lang).

Adult life takes the protagonists' youth away like a deadly undertow, leaving layer upon layer of disenchantment: Chick's obsession for Partre (another subtle metaphor? Is Vian more or less unconsciously describing drug addiction?), Colin's desperate attempt to work (Vian's tragicomic vignettes are unforgettable), Alise devastating sense of impotence... Chloé's illness seem to drag everybody down with her. In a few pages, Vian has turned his starry-eyed teenagers into tragical heroes.

This book's painful beauty strikes like a revelation. The reader caught in its coils is lost in a labyrinth of musical, literary, artistic references revolving around the simple core of the tale. Then tragedy starts to leak through the flowery surface of this dreamscape, and a sense of claustrophobia works its way through our heart.

Vian was only 26 when he wrote this short, wonderful book - and yet he already possessed the technique and sensitivity of an old Master. This 'bouquin' is the ultimate accomplishment of the 1920s literary Surrealism, a bewildering preview of the 1960s Nouvelle Vague, a perfect specimen of French Po-mo... not to mention Vian's incomparable writing style. His language is made of neologisms, puns, anagrams, semantic mélanges. A gun is an 'equalizer', a lynx fur becomes a 'larynx' fur... but I could go on for hours listing the literary wonders of this novel. Even Jacques Prévert - in my humble opinion the greatest poet of last century, the Modern Poet 'par excellence' - was a devoted admirer and friend of this young talented pioneer.

It's poetic prose and visual literature, if such a thing has ever existed.

It's a melancholic allegory that breaks your heart and makes you smile. A tear rolls down your cheek as you close your eyes and start humming a jazz tune. Duke Ellington's "Chloe", ça va sans dire.

Algernon says

Only two things really matter - there's love, every kind of love, with every kind of pretty girl; and there's the music of Duke Ellington, or traditional jazz. Everything else can go, because all the rest is ugly - and the few pages which follow as an illustration of this draw their entire strength from the fact that the story is completely true since I made it up from beginning to end.

Here's the promise and the warning that Boris Vian gives us in the introduction to his 1947 novel. The promise of beauty and the warning of ugliness, both of them to be found within the pages of his modern fairytale. Call it if you want an existentialist love story, or a horrible surreal comedy, a continuation of the principle that started in antiquity ('carpe diem'), passed through the pen of Robert Herrick ('gather ye rosebuds while ye may') and landed in France, there to be reconciled with the negation of God, the leftist sympathies and the passion for jazz among the intellectuals frequenting the cafes down Boulevard Saint Germain des Pres.

For me the experience of my first novel by Boris Vian is best described in terms of jazz. It is experimental, it has a definite theme (romantic love meets cruel reality), and within this frame it leaves room for improvisation and for instrumental solos. The text experiments with reality: we live in a magical, futuristic world, a 'skewed' frame of reference with which the author confounds and distorts the expectations of the reader. The game is expanded to all senses : scenes are described in terms of either pastel or primary, clashing colours, tastes are tied up to sounds in the preparation of cocktails, cooking is done by mixing exotic and sometimes incompatible ingredients. Dialogues are either whimsical or absurdist, sending me back to memories of Lewis Carroll or Eugene Ionesco. Words are broken into pieces and then re-assembled into new shapes and roles. Hyperbole is ever present: in declared sentiments, in attitudes or in set-pieces (an ice rink, a dance hall, a wedding, an auditorium at the Sorbonne, a factory floor, etc). Vian does not go as far out-field as the later generation that embraced be-bop, but what he does here can be considered revolutionary and unique for the times the novel was published. His love for Duke Ellington is I believe reflected in the compact, emotional and, in the end, carefully orchestrated final product.

>><<>><<>><<

Let's meet the members of the band:

- on clavicocktail we have Colin, a young and well heeled socialite living in a posh apartment in the metropolis (we don't have a name, it's a fable, remember!)
- on clarinet we have Chick, his less rich friend who has to work as an engineer in order to buy the books he loves so much
- on drums, cymbals and assorted cooking pans we have Nicholas, a talented servant, cook, driver and confidant for Colin
- on piccolo we have the blonde Allysum, a niece of Nicholas and the love interest of Chick
- on violin he have the dreamy, fragile Chloe, a dark-haired beauty and the love interest of Colin
- on backing vocals he have Iris, another young and rich socialite that ties up the different themes together
- the brass section is fronted by Jean Pulse Heartre (Jean-Sol Partre in other translations) and the Marchiness de Mauvoir, the existentialist idols who are lionized by an admiring population, first among them our friend Chick.
- on pipsqueak we have a small grey mouse with soft black whiskers (you never know when you might need one)
- finally, on upright bass, blind FATE plays on to a different tune than everybody else, dropping hint after hint that the end is nigh.

>><<>><<>><<

since I gave you the names of the band members (main characters), I should also include here the program for the evening, mainly Duke Ellington's arrangements, all mentioned in the text and all dating from what Boris Vian considers his best period, the early 1940's:

"Black and Tan Fantasy"

"Loveless Love"

"Chloe"

"In the Mood to be Wooed"

"Blues of the Vagabond"

"Misty Morning"

"Prelude to a Kiss"

"Mood Indigo"

"Blue Bubbles"

>><<>><<>><<

To continue with my analogy, I will present my favorite passages from the novel as musical numbers from the concert:

- to the tune of "Prelude to a Kiss":

'You wouldn't like to give me some clues about the way in which you entered into a relationship with her?'
Colin went on.

'Well...' said Chick, 'I asked her if she liked Jean Pulse Heartre and she told me that she collected all his works ... Then I said to her "So do I" ... And every time I said something to her, she answered "So do I", and vice versa ... Then, finally, just as an existentialist experiment, I said to her "I love you very much". But that time she just said "Oh!" ...'

'So the experiment was a flop,' said Colin

'I suppose so, said Chick. 'But all the same she didn't go. So then I said "I'm going that way", and she said "I'm not". But she went on "I'm going this way" ...'

'Extraordinary,' nodded Colin.

'So I said "So am I" ...' said Chick. 'And after that I went everywhere that she did ...'

It sounds much better in French to me : "Et moi aussi". I wish my French was good enough to read this book in its original, not anglicized form, but I am afraid I will miss too many of Vian's puns and invented words. Even the title is a bit better in French: "L'ecume des jours", a frothy daydream, although I also like the jazzy connotations of "Mood Indigo"

- to the tune of "Let's Squint (Twist) Again", Colin takes instructions about the new dance craze that is sweeping the metropolis:

'The principle of the Squint, sir, relies on the simultaneous setting-up of interferences obtained via the rigorously synchronized oscillatory movements of two loosely connected centres of animation'
'I didn't realize,' said Colin, 'that it was concerned with such advanced developments in physics.'
'In this case,' said Nicholas, 'the dancer and his partner should attempt to maintain minimum perceptible distance between themselves. Then their entire bodies begin to vibrate following the rhythm of the music.'
'You don't say,' said Colin, looking slightly worried.
'A series of static undulations is then set up,' said Nicholas, 'presenting, as in the laws of acoustics, various diaphragmatic vibrations and frictions which make a large contribution to the creation of the right atmosphere on a dance-floor.'

... or, like one of my mechanical trainers used to say: "Dancing is the vertical expression of a horizontal desire" :-)

- to the tune of "Let's Do It, Let's Fall in Love", Colin complains that everybody is 'amoureuse' except him:

'I wish I were in love,' said Colin. 'The butcher-boy wishes he were in love. And the baker-boy wishes exactly ditto (i.e. that he were in love). The candle-stick-maker's-boy and everybody in the street wishes and wishes that I were in love and they were and you were and we were and that the whole wide world were too. And even those that are left wish that they could fall in love as well ...'

alternative suggestion : "Tous les garçons et les filles" with Françoise Hardy.

- to the tune of "Georgia on my Mind" , let's listen to Colin daydreaming about the girl he just met:

'I wish,' he went on, 'I were lying deep in lightly toasted grass, with sunshine and warm earth all around - the grass crisp and yellow as straw, you know what I mean, with hundreds of little buzzing insects, and clumps of soft dry moss too. One lies flat on one's tummy and stares. A hedge, some pebbles, a few gnarled trees and half-a-dozen leaves complete the scene. They're a great help.'
'And Chloe?' said Chick.
'And Chloe, of course,' said Colin. 'Chloe on my mind.'

I guess you can tell from my quotes so far that this is a 'boy meets girl' kind of story, whimsical and sweet and mostly pink and light blue in tone, with fluffy white clouds scattered artistically in the sky. A perfect "April in Paris" kind of mood. Which is true, if the reader is willing to ignore the occasional jarring notes that leave a trail of bloody, dismembered, trampled by elephants, crushed by falling roofs, etc. bodies scattered around the edges of the main plot. Colin is happy, he has found the girl of his dreams, there is music in his life and he feels generous towards his friends. Existentialism can be fun, right?

He was running and he was scared. Why can't we always be together? Things were always happening to alarm us.

Wrong! This is still the real world that we see distorted under the artistic lens of Boris Vian. This is still written under the influence of Sartre and Beauvoir and Camus (on a side note : is it possible that the grotesque portrait of Jean-Paul Sartre in the novel has anything to do with Vian's wife having an affair with the philosopher?). People get sick and need to see a doctor. People need to work for money before they can relax with a drink, listening to a hot jazz number. Governments still spend the better part of their budget on military adventures. And some people are more concerned about books than about the real person waiting right by their side (" *But he loves his books more than me.* " wails one of the band players.) I don't have a fast-tempo, dark and wild number to suggest right now, but I'm sure there are a few to be found listening to

more from Duke Ellington. Or you can picture the famous scene from Charlie Chaplin's "Hard Times" :

Down below, in front of each mammoth machine, a man was struggling, struggling as not to be slashed and torn apart by the voracious cogs facing him. Every man's right foot was held down by a heavy iron ring. They were only let off twice a day - at night and at noon.

>><<><><><<

I was both enchanted and disturbed by the story of Colin and Chloe, Chick and Allysum, thrilled by the experimental nature of Boris Vian's prose and by his imagery (I would use some Salvador Dali images to illustrate my review if I were not sort of lazy right now and rushing to go back to another novel). I would like to watch the Michel Gondry film version, since I believe Audrey Tatou is perfect for the role of Chloe. Finally, after a first succesful foray, I will probably continue to read Vian's books, starting with his commercial pulp stories next.

Manny says

After watching the new movie last week, I had to reread the book.

Well, the text version is better, but the movie is reasonably faithful to it and does sometimes manage to supply a charming or witty illustration. For example:

Le pianocktail

- À chaque note, dit Colin, je fais correspondre un alcool, une liqueur ou un aromate. La pédale forte correspond à l'œuf battu et la pédale faible à la glace. Pour l'eau de Seltz, il faut un trille dans le registre aigu. Les quantités sont en raison directe de la durée : à la quadruple croche équivaut le seizième d'unité, à la noire l'unité, à la ronde la quadruple unité. Lorsque l'on joue un air lent, un système de registre est mis en action, de façon que la dose ne soit pas augmentée - ce qui donnerait un cocktail trop abondant - mais la teneur en alcool. Et, suivant la durée de l'air, on peut, si l'on veut, faire varier la valeur de l'unité, la réduisant, par exemple, au centième, pour pouvoir obtenir une boisson tenant compte de toutes les harmonies au moyen d'un réglage latéral.

Le biglemoi

« Le principe du biglemoi, dit Nicolas, que Monsieur connaît sans doute, repose sur la production d'interférences par deux sources animées d'un mouvement oscillatoire rigoureusement synchrone.

- J'ignorais, dit Colin, que cela mît en œuvre des éléments de physique aussi avancés.

Le nuage

Ils marchaient, suivant le premier trottoir venu. Un petit nuage rose descendait de l'air et s'approchait d'eux.

« J'y vais ! proposa-t-il.

- Vas-y », dit Colin.

Et le nuage les enveloppa. À l'intérieur, il faisait chaud et ça sentait le sucre à la cannelle.

Jean-Sol Partre

Le fond de l'estrade était garni d'une tenture de velours enkysté, dans laquelle Chick avait percé des trous pour voir. Ils s'assirent sur des coussins et attendirent. À un mètre d'eux, à peine, Partre se préparait à lire sa conférence. Il émanait de son corps souple et ascétique une radiance extraordinaire, et le public, captivé par le charme redoutable qui paraît ses moindres gestes, attendait, anxieux, le signal du départ.

Le souris

La souris grise à moustaches noires grimpa le long de l'échelle et vint les avertir que Nicolas attendait. Ils se rappelèrent le voyage et bondirent hors du lit. La souris profitait de leur inattention pour puiser largement dans une grosse boîte de chocolats à la sapote qui se trouvait au chevet du lit.

All quite good except for the mouse, who was terrible...

Noce says

”A tela ordita, Dio manda il filo”

Occorre che voi sappiate che *il mio amico culo di gomma, famoso meccanico* potrebbe dire che è tutta una questione di avviamento.

Del resto ce l'hanno insegnato da bambini: ciò che conta è l'inizio. Ad esempio l'alba di un giorno qualunque perché il mattino ha l'oro in bocca; l'inizio di un tema perché chi ben comincia è già a metà

dell'opera. Poi siamo cresciuti e ci siamo lasciati affascinare dalle teorie sull'inizio del mondo, ci siamo innamorati dell'ouverture di un'opera lirica, ci siamo annotati l'incipit di un romanzo su un foglio volante, abbiamo criticato l'esordio felice o deludente di un'artista, abbiamo introdotto discorsi scomodi, e poi tutti, almeno una volta nella vita ci siamo innamorati, cioè abbiamo dato inizio, avviato, intrapreso una storia d'amore.

L'universalità del target di lettori a cui è destinato questo libro dipende proprio da questo assunto: quella sensazione di farfalle nello stomaco e di energia prorompente, peculiare di chiunque stia incominciando ad amare. Come tutti voi saprete, c'è una leggerezza di fondo che predomina i primi tempi di ogni storia nascente. Il brio ci prende la mano, il capello spettinato non è più spettinato, è frivolo; la strada davanti a casa non è più grigia, ma grigio perla con orli argentati ai lati. Avete presente il cliché che vuole che quando siamo innamorati tutto sembra più bello? *That's so yesterday*. Non è il mondo che diventa bello, è la qualità del nostro pensiero che cambia. Il mondo è paro paro quello di ieri, i nostri occhi idem, ma i nostri pensieri si vestono di primavera. Non è ancora amore, non è quella cosa frutto di tempo, di costanza e dedizione al rapporto, è ancora aMoressia. Ed è una sensazione indubbiamente illogica ma bellissima.

Allora il punto sapete qual è? È che dove Calvino ha scritto un libro utilizzando solo degli incipit, Vian ha scritto un'intera storia d'amore, completa e circolare, con la leggerezza dell'incipit che dà il via agli amorosi sensi di qualunque love affair. È grazie a questa leggiadria che riesce a farci innamorare di personaggi che inseriti in altro contesto ci riuscirebbero insopportabili perché fuori da ogni logica. C'è un'attenzione ai dettagli, alle sfumature, alle virgole, alle parole che è tipica di chi ha gli occhi a forma di cuore e il cuore a forma di alcova, e l'alcova a forma di tana, e la tana a forma di lei/lui, e lei/lui a forma di specchio, e lo specchio a forma del nostro riflesso. Una cosa stucchevolissima a pensarci, ma sempre quel benedetto punto sapete qual è? Che la Vianoressia che ti prende leggendo, prima di diabetizzarti fa una giravolta e si fa seria.

Quella cosa del mondo che rimane uguale a dispetto del tuo stato d'animo doveva essere ben chiara anche a Vian, assolutamente consapevole del fatto che se la macchina ha da guastarsi si guasta anche se sei innamorato, se devi perdere il lavoro lo perdi comunque, e se ti muore un affetto caro, muore anche se hai un sorriso da ebete. Anzi, se deve arrivare una batosta, ti arriva in quel momento, perché la vita, quella vera e cinica, ama affondare il coltello nel burro della felicità. E così nell'esistenza surreale di Colin e Chloé, quella tragedia che non credevi possibile, prende il posto dell'happy end che ti aspettavi, ma sempre per quel stramaledetto punto, Vian te la offre con lo stesso tono lieve ed esplosivo della prima parola del libro, della prima frase, del primo sguardo di un colpo di fulmine. E a te verrebbe quasi di riesumare la sua salma e prenderla a schiaffi e dirgli, ma non è possibile, di grassone, che mi racconti una disgrazia con 'sto tono! E invece è possibile, ed è ciò che fa di questo libro un piccolo gioiello, struggente e dolcissimo, ed è solo un problema di forma, o forse di signorilità, ché se una malattia la chiami ninfa, rimane comunque malattia, e se la tristezza viene descritta come una stanza che cambia forma e colore, rimane sempre tristezza. A noi lettori, rimane però una certezza estatica e rassegnata: che la leggerezza di questa storia in fondo sia solo sottrazione di peso, e che Vian sia come quei cantanti che ti commuovono cantando l'estate. Ti racconta i giorni usando la schiuma.

piperitapitta says

«La storia è interamente vera, perché io me la sono inventata da capo a piedi»

Leggere La schiuma dei giorni è come entrare in punta di piedi in un quadro di Folon e restare abbagliati dai

colori, così nitidi e surreali.

È camminare per le strade di una Parigi piena di luce a ritmo di jazz insieme a Colin in cerca dell'amore. È lentamente lasciarsi contagiare da Colin, che *«alle ragazze parlava con dolcezza e ai ragazzi con allegria. Era quasi sempre di buon umore, e nelle ore che restavano dormiva»*, che ha ventidue anni, un nuovo cuoco di nome Nicolas che gli cucina ogni giorno le speciali ricette prese da *Le livre de cuisine* di Jules Gouffé, un amico di nome Chick che colleziona tutto ciò che riguarda l'artista, lo scrittore, Jean-Sol Partre (o Jean-Paul Sartre, amico di Boris Vian?) al punto da arrivare a spendere una fortuna per possedere ogni oggetto che lo riguardi, un bel gruzzolo di dobloncioni che gli consentono di vivere senza pensieri e un pianococktail con il quale preparare favolosi drink a ritmo di jazz per gli amici.

È fare la conoscenza di Alise dagli occhi azzurro spalancato e Isis dalla bella testa bruna e poi, finalmente, di Chloé, sentire battere forte il cuore e dirle: *«Buong...Per caso lei è stata arrangiata da Duke Ellington?»* e poi, passeggiare insieme a lei mentre *«dal cielo si stava abbassando una nuvoletta rosa, e si avvicinava sempre più»*.

«Io vado, eh!» propose la nuvola.

«Vai!» disse Colin.

«La nuvola li avvolse. Là dentro faceva caldo e c'era un odore di zucchero alla cannella.»

«Solo due cose contano» scriveva Boris Vian nella premessa a questa favola, che è però una favola triste, una straziante favola d'amore, *«l'amore, in tutte le sue forme, con ragazze carine, e la musica di New Orleans o di Duke Ellington. Il resto sarebbe meglio che sparisse, perché il resto è brutto (...)»* e Colin lo scoprirà, un poco alla volta, ma anche troppo rapidamente, perché ama il jazz, Duke Ellington e ama Chloé; fino a quel momento tutto è luminoso, come la sua casa con le pareti fatte di vetro dietro alle quali splendono due soli, dove i rubinetti d'ottone sono sempre ben lucidati e sui quali i giochi di luce dei soli producono effetti fiabeschi con i quali *«i topi della cucina, cui piaceva molto ballare al ritmo dei colpi che i raggi di sole battevano sui rubinetti, correvano dietro alle bollicine formate dai raggi che si andavano a spegnere per terra, come spruzzi di mercurio giallo»*, come la sua vita in cui tutto è splendente e vitale, come il suo matrimonio con Chloé.

Fin quando Chloé, all'improvviso, di ritorno dal viaggio di nozze, si ammala, perché una ninfea comincia a crescerle nel petto e a rubarle linfa vitale, toglierle il respiro, a sottrarle i colori.

Allora tutto diventa buio, la casa è sempre più fredda e umida, i muri e le finestre iniziano ad avvicinarsi, le stanze a rimpicciolire, i pavimenti e i soffitti quasi a toccarsi; la luce diminuisce fino a sparire, mentre Colin è costretto ad andare a lavorare, a lasciarsi risucchiare da ingranaggi e meccanismi alienanti, pericolosi, privi di vitalità, perché Chloé ha bisogno di fiori per vivere, tanti fiori, del loro profumo, ma i dobloncioni sono sempre di meno, ci sono i medici da pagare, Chick da aiutare...

E anche la storia allora diventa così terribilmente cupa, angosciante, soffocante...

Dice Daniel Pennac, nella bella intervista in appendice al romanzo, che *La schiuma dei giorni* è una storia che può essere letta più volte, nel corso degli anni, traendone impressioni diverse. A diciotto anni prevale la griglia della passione amorosa, a quaranta quella della critica sociale, a sessanta quella del pessimismo e della tragedia.

Una parte di me sicuramente continua ad avere diciott'anni, perché la storia d'amore è quella che mi fatto sorridere, sognare, straziata, strappato il cuore, anche se poi lentamente la quarantenne (un po' più che

quarantenne a dire il vero!) ha preso in mano tutte le parole e tutti i surreali giochi di parole di Boris Vian e dietro la sua passione per la musica e i colori, per la cucina e per la vita, scovato una dopo l'altra molte delle sue critiche alla società, al mondo del lavoro, alla medicina che non cura, alla cultura che non insegna, alla religione che non consola: a tutto quello che non è amore. Un'accusa violenta alla mancanza di vitalità, all'arroccarsi e al nascondersi dietro posizioni ingessate, all'assenza di umanità e comprensione per la voglia di vivere e di amare.

Mentre l'amore, per essere vivo, come una colomba, ha bisogno di essere libero e di volare fuori da ogni gabbia, forse come ha fatto il cuore matto di Boris Vian portandolo via a soli quarant'anni.

Allora l'amore ci salverà?

Forse no, l'unica salvezza, ci raccomanda Boris Vian, è viverlo.

E per finire, musica!

<http://www.youtube.com/watch?v=6YKWKI...>

26 gennaio 2018

Terribile il film, invece (ora che l'ho visto), un vero peccato perché Gondry mi aveva abituato a ben altre magie, mentre il risultato è stato terribilmente noioso e cupo.

Ana says

O meu caso de amor com Boris Vian já data de há uns 25 a 30 anos, altura em li as suas principais obras e também um par de policiais *noir* que escreveu sob o pseudónimo de Vernon Sullivan. Esta foi uma releitura porque para mim este é um autor que vale sempre a pena revisitar. Chamo a isto uma "renovação de votos".

A Espuma dos Dias conta-nos a história de Colin e Chloe, e dos seus amigos Chick, Alise, Nicolas e Isis, em Paris nos anos 1940s, na época áurea do jazz e do existencialismo, dos quais a obra está repleta de referências.

É um romance de cariz surrealista que nos fala de amor, de tragédia, de ratos falantes, de pianos que fabricam *cocktails*, de armas que germinam a partir de sementes por efeito do calor do corpo humano (mas que o amor torna defeituosas e inoperacionais), de pessoas às quais crescem nenúfares nos pulmões, de pessoas que se arruínam por amor e outras pelo vício e pela compulsão, de ricos e de pobres, de alegre exuberância e de doloroso aniquilamento, das voltas que a vida dá e das partidas que nos prega. Simultaneamente divertido e terno, mas também trágico, com um imaginário surreal que acaba por ser uma original metáfora do quotidiano real.

No sítio em que os rios se lançam ao mar forma-se uma barra difícil de transpor e há grandes remoinhos de espuma onde bailam destroços.

E não vou adiantar mais nada para não estragar as surpresas e todo o inesperado com que a leitura nos vai presenteando. Acrescento apenas que este talvez não seja um livro para todos os leitores, nomeadamente para

aqueles que só apreciam leituras com "os pés bem assentes no chão". Recomendo-o a todos os que gostariam de dar a mão à Alice e seguir o coelho branco, e àqueles que gostam de perscrutar para lá do aparentemente absurdo.

Por último, não posso deixar de referir a excelente tradução/edição da Relógio D'Água, prolífica em notas de rodapé que são de enorme utilidade para a total compreensão da intencionalidade dos jogos de palavras e de linguagem do autor.

<https://www.youtube.com/watch?v=6YKWK...>

Roberto says

“La storia è interamente vera, perché io me la sono inventata da capo a piedi”

La storia, che si colloca in un mondo surreale, è abbastanza semplice da raccontare. Colin, giovane ricco e nullafacente, passa il suo tempo in modo assolutamente normale, inventando ogni tanto qualcosa, come il pianococktail. Chick, il suo amico, spende tutti i risparmi in libri di Jean Sol Partre (che pare essere l'anagramma di Jean Paul Sartre, che Vian ha conosciuto). Colin s'innamora di Chloé e la sposa, ma nel viaggio di nozze lei comincia a tossire e s'ammala: nei suoi polmoni si annida un male terribile che è descritto come una ninfea che, gli dice il medico, può essere combattuta solo dal profumo di altri fiori. Colin non si risparmia certo per curare Chloé e quando i soldi finiscono si mette a lavorare per trovarne altri per continuare la cura. Alla fine, il funerale di Chloé sarà poverissimo, in completa contrapposizione con il loro matrimonio, che era stato ricchissimo.

Vian scrive praticamente una favola per adulti, con topi che parlano e vivono in casa con i personaggi, anguille che escono dal rubinetto, soli che illuminano la casa quando c'è gioia e che poi si spengono quando la tragedia avanza, muri che si stringono sempre più al progredire della malattia di Chloé.

Le ultime pagine sono dedicate al topo “di famiglia” che, non sopportando di vedere il dolore di Colin per la scomparsa di Chloé, decide di suicidarsi e per farlo chiede aiuto ad un gatto.

“Mettimi la testa tra le fauci” disse il gatto “e aspetta”.

Inizialmente il topo ritrae il capino dicendo al gatto “ma che cosa ti sei mangiato stamattina, pescecane?”

“Può essere una cosa lunga?” domandò il topo.

“Solo il tempo necessario perché qualcuno mi pesti la coda” disse il gatto. “Ho bisogno di avere un riflesso istantaneo”.

Saranno quindi undici bambine cieche dell'orfanotrofio a passare sulla coda del gatto.

È curioso vedere come il valore della morte sia differente da caso a caso. In alcuni è come una cosa che si rompe (chi cade sulla pista di pattinaggio viene spazzato via, chi muore in fabbrica finisce nel Collettore Generale), in altri, come la morte di Chloé, assume un sapore tutto diverso.

In questo mondo surreale ci sono molte metafore. I due amanti (Colin e Chloé) sono avvolti durante una passeggiata da una nuvola, come a dire che l'amore fra i due crea un mondo a sé e che i due si bastano l'uno all'altra. Il loro appartamento si rimpicciolisce di giorno in giorno e la luce entra sempre meno perché le

finestre piano piano si chiudono, l'umidità e la sporcizia si ammassano sempre più, le cose smettono di funzionare bene. Forse metafora del fatto che è il mondo che ci circonda che ci limita e ci inquadra in convenzioni e usanze. Il surreale sembra una critica al mondo reale. Le cerimonie religiose sono più o meno belle in funzione dei soldi spesi per esse. Bello il parallelo tra il "Religioso", surreale, che celebra riti più belli se viene pagato di più e la figura reale del sacerdote. Sicuramente, come consiglia Pennac, il libro andrebbe riletto a distanza di tempo per cogliere altri messaggi che probabilmente sono sfuggiti alla prima lettura.

All'inizio gli elementi surreali mi avevano un po' spiazzato, forse perché cercavo nel libro una logica che non riuscivo bene a trovare. Poi durante la lettura, rinunciando un po' alla razionalità e immergendomi nella storia un po' fantastica, tali elementi sono diventati parte integrante del romanzo.

Ho letto il libro in italiano, ma forse per apprezzare appieno le invenzioni linguistiche sarebbe necessario leggerlo in lingua originale, perché credo che alcuni giochi linguistici siano pressoché intraducibili.

Bellissimo lo stile della narrazione e le invenzioni, frutto di una sconfinata fantasia. Da leggere e rileggere, senza indugi.

Ginny_1807 says

Carnaval del Arlequín

Leggendo questo romanzo mi è tornato in mente "Il carnevale di Arlecchino" di Joan Miró, un dipinto che ho sempre amato. Ignorando deliberatamente i canoni rappresentativi naturalistici, nonché le regole della prospettiva e delle proporzioni, l'artista popola lo sfondo piatto della tela con oggetti stilizzati e figure bizzarre, fantastiche, alcune delle quali sospese a mezz'aria. In tal modo crea una realtà fiabesca ingenua e giocosa, come riprodotta dallo sguardo di un bambino e quindi non condizionata dalle regole e dalle sovrastrutture imposte da una società che egli intende contrastare come limitativa dell'immaginazione e della fantasia.

La stessa sensazione si prova di fronte alle pagine di questo romanzo.

Vian infatti costruisce la sua storia in una realtà parallela a quella reale, in un pirotecnico gioco di invenzioni sia a livello linguistico che creativo. Paesaggi e spazi d'ambiente, oggetti, piante, animali: tutto vive di vita propria, indipendente e allo stesso tempo simile al mondo che conosciamo.

La tenera storia d'amore che costituisce il filo conduttore del racconto, però, non è l'unico tema degno di attenzione, perché nell'apparente semplicità dell'intreccio c'è molto di più. Vale a dire una critica decisa, se pure espressa con intenzionale leggerezza, del mondo culturale, di quello del lavoro, dell'ambiente medico, della religione e via dicendo.

E, più in generale, di ogni forma di vanagloria e di ipocrisia.

Del resto il significato del libro è espressamente dichiarato nella breve premessa dell'autore: "Solo due cose contano: l'amore, in tutte le sue forme, con ragazze carine, e la musica di New Orleans o di Duke Ellington. Il resto sarebbe meglio che sparisse...".

Ed è proprio questo che succede, qui e in ogni tempo. Perché i gusti musicali possono cambiare a seconda delle epoche, ma la sostanza resta invariata, dato che "certe regole non hanno bisogno di essere formulate per essere seguite".

Lucrezia says

"Mi scusi signorina lei è stata per caso arrangiata da Duke Ellington?"

Adesso ,io sarò fuori,ma oltre al "Duca" per me questo romanzo ha un altro ritmo e vale a dire quello de "La Vie en Rose" ma nell' arrangiamento di Luis Armstrong...

La passeggiata nella nuvola ,ad esempio,me la immagino con quel ritmo di piano e tromba e la voce unica di Armstrong che accompagna questi due che sembrano quasi ballare in giro nella loro nuvola e che fino alla fine, fino a che questa non evapora continuano a danzarci dentro alla loro maniera unica...

Perché l' amore è un po così no? Ballare dentro una nuvola che profuma di coriandolo e d' erba di montagna, anche se talvolta improvvisamente diventa temporalesca, e non è che sia proprio bello starci dentro, non riusciamo a farne senza:

<<"Ti ho già detto che ti amo tanto, sia all'ingrosso che al dettaglio."

"E allora, prova ad andare al dettaglio" disse Chloé, e si lasciò cadere fra le braccia di Colin, con l'indolenza di una serpe.>>

Ma nonostante tutto per quanto si combatta e ci si sforzi talvolta gli eventi della vita ci travolgono e la paura di perdere la cosa più importante quasi ci distrugge:

"Ma Colin non sapeva, Colin correva, e aveva paura, perchè non basta stare insieme tutto il giorno, bisogna sempre aver paura, chissà, un incidente, forse una macchina l'ha investita, sarà immobilizzata a letto e non potrò vederla, mi impediranno di entrare, ma allora credete forse che io abbia paura della mia Chloé, la vedrò anche se non volete, ma no, Colin, sta' fuori. Forse è soltanto ferita, forse domani già non avrà più nulla, andremo a fare un giro al Bois, a rivedere quella panchina, le tenevo la mano e i suoi capelli toccavano i miei, il cuscino profuma di lei. Io tutti i giorni prendo il suo cuscino, e la sera litigheremo ancora, lei dice che il mio cuscino è troppo imbottito, che anche sotto la testa resta troppo gonfio, e allora poi io me lo riprendo, così ha l'odore dei suoi capelli. Non sentirò mai più il dolce odore dei suoi capelli."

Ma non accade mai che ci distrugga completamente, come vorremmo, un qualcosa,che ancora siamo noi rimane e tenta di combattere nonostante tutto. Colin che ama Chloé che è metà della sua vita fino alla fine non si arrenderà:

"«Ma lei cosa fa nella vita?» domandò il professore.

«Imparo delle cose» disse Colin. «E amo Chloé»"

Ma il tempo scorre inesorabile, per quanto Colin tenti di rimpicciolirlo,e Chloé di fargli mandare indietro l' orologio, e alla fine la nuvola si dissolverà in uno spazio che diventa sempre più stretto ...

Mariel says

He got passed her and started crying. She was at least fifty-nine years old. He sat down on the curb and cried some more. It relieved him greatly and his tears froze with little crackling sounds and broke on the

smooth granite sidewalk.

The garden of children must make their eviction charges like a game of musical chairs. Skies are clown shoes thundering the last laugh. Colin reminded me of my usual answer if I like children or not. “[Searches for an example, every time] Uh, it depends on the kid, like anyone.” He’s not a kid but I never felt like he was anything else. Halos of luck blind what they are made of. Maybe not quite because Colin and his back-up dancers don’t give me that bittersweet wistfulness an impulsive baby would. What’s residual is that I don’t begrudge them ignorance of the difference between sun and no rise. Michel Gondry made a film version “Mood Indigo”. I switched off in the direction of the cloud mobile lover’s trip. Do you ever feel like things are more real when you can drag them off to drown ‘em, see which fishies make it to the next world. (Sometimes it feels like the things I don’t want to do that with are the blurred days holding me back.) It felt like I was doing this rescuing translation in my mental visual. Vian’s prose is fantastic for this. Suggestions in literal like an exaggerated serious expression on an innocent face. Nick’s taken for granted does a leap-frog. Squishy toes, my some are unluckier than others wading. A smile is losing, it’s colder like you saw a picture of the cold. In the film I was livid when Colin must go to the party so his buddy Chick will not get the girlfriend first. Some friend he is! Film is watching someone being waited on, feet and hands kissed like asses. When did Colin become their leader? Is it the blonde hair, the money. It must be the money, he was first. When Colin gets in love, when Chloe’s his wife. Burning happiness in bed like a fed cat. Chick and Alise aren’t the Someone is telling you about that wonderful dream they had but they are asleep. They start falling before Colin does but maybe they are not necessary for him after all. Nick falls down with him too, he’s catching up with the aged. His niece follows her lover Chick down the hungry pockets of philosopher Partre. Let me reach for my belief in my coat. They’ll be there for the doomsday, doublets for today. Colin is losing his money behind Chick. A flower in Chloe’s lung conquers her life. Maybe it was retribution for every bloom that lost its life so a lover could believe in theirs. She goes and Colin goes with her. I knew that you couldn’t be a kid again.

Tosh says

There has been three translations of "L'ecme des jours" Brian Harper's translation "Foam of the Daze" (my press TamTam Books), "Mood Indigo" (American trans.) and this British edition translated by Stanley Chapman "Froth on the Daydream." Translations are a fascinating subject matter, because basically it is how one looks at a book and how they tell the tale in a language that is suitable for that book or culture.

Since I am the publisher, I of course nod towards Brian's translation - one because he's American who lives in Paris - and has an understanding of Vian's world and times. As well as giving the language an American tone. I think Vian's work translated into English works better with an American (English) voice due to the nature of the work. And this is not saying Vian doesn't like British literature - because he does - there is outright love for PG Wodehouse in this particular novel - but overall the love of Jazz is extremely important in Vian's work - and American English to my ears fit the material. Also Brian is a superb writer. But Chapman's translation is very interesting -for instance he drops reference to Jean-Luc Godard in the first few pages - which is not in the original by any means (since the book was written in 1946) - but the playful of the images and names is one of the charms of this novel - and for sure it is probably a monster of a book to translate in any language than French.

... Oh well, some random thoughts.

Eftihia S. says

Αν με ρωτούσε κανείς σήμερα σε ποιο βιβλίο σμπαν θα ήθελα να ζω αν μπορούσα, τότε με σιγουριά θα ήλεγχα σε αυτό του Αφρο. Ήνα σμπαν συναισθητικό, όπου η ραση, η ακοή, η αφή, η σφύρηση κι η γεύση διαπλέκονται συνθώντας με αόρατα αισθήσεων. Ο Boris Vian σαν ήνας μάστρος της συγγραφής -καθ'τι ο ήδιος πέραν απ' το προφανές ήταν και μουσικός- συνθέτει ήναν fictional κέσμο γεμ'το χιόμορ, χρώματα, jazz νότες, λογοπαίγνια και ευφάνταστους -και τόσο, μα τόσο "γαλλικούς"- χαρακτήρες. Το ήνειρο συχνά δ'σκολλά διαχωρίζεται απ' την πραγματικότητα, χωρ'ς ήμως να πα'ει κάμ'α απ'τις δ'ο εκδοχές να ε'ναι αληθινά. Ήσο για τον περιβ'λλοντα χώρο, διαμορφώνεται και.. πλ'θεται αν'λογα με την εκ'στοτε ψυχοσύνθεση των ήρων που ζουν σε αυτό.

Κι επειδ' κ'τι μου λ'ει πως δ'σκολλά θα απογαλακτιστ' απ' το σμπαν του Αφρο, τα 4 κέμμα κατιτ'ς αστερ'κια γ'νονται επ'ξια και με ήνα μέγ'λο χαμ'γελο 5.

Chris_P says

L' Écume Des Jours, Foam of the Daze, Mood Indigo, Ο Αφρός των Ημερών

If what I like to call the romantic side of me was to write a book, it wouldn't be that exactly, but something very close to it.

Boris Vian builds an enchanting world of pink clouds and cotton candy made of rays of sunshine, just to tear it apart with a dashing blow. He plants little blue flowers in your mind, just to unleash a herd of omnivorous sheep that will voraciously feed on them along with all that's beautiful and sweet. He knew that, the prettier the atmosphere, the more devastating the destruction would be. It's like painting the most beautiful picture using the brightest colors just to set it on fire before you can even admire it.

Apart from all that, this is a novel that's full of witty allegories about pretty much everything and which I'm sure that I didn't quite get even half of. Not that it matters, anyway. You can just open this book and let it guide you through a world of fluffy surrealism to the steepest downhill ever imaginable, without bothering about too much.

Boy loves girl and girl loves boy in a world where no hell can break loose, for it was never restrained in the first place. On the contrary, hell is present in every pink fucking cloud and every singing flower that blooms under the shards of sunshine which illuminate and are illuminated by the beautiful girl in love.

Not recommended to optimists and teddy bears.

Sandra says

Se ci avvicina a questo libro cercando una logica e una razionalità nella scrittura, come è accaduto inizialmente a me, il libro non può appassionarti. Le continue assurdità surreali, i giochi di parole che Vian crea sembra che privino la storia di senso, e il lettore o addirittura prova fastidio, oppure, come è accaduto a

me, sorride, si diverte e basta.

Tuttavia, arrivata a un certo punto della lettura, mi sono lasciata andare a leggere per il piacere di leggere, senza razionalizzare, mi sono immersa nell'atmosfera fantastica e poetica della storia ed è stato "amore". E' strano, non mi è mai capitato con altri libri.

Per Vian si parla di surrealismo letterario, che posso intendere come la capacità di dare vita a una realtà "folle", gioiosa e tragica allo stesso tempo, che rappresenta la condizione umana.

E infatti nel romanzo c'è "la vita": amore, dolore, malattia, morte. Soprattutto c'è un pessimismo di fondo, una riflessione sulla caducità della vita e dell'amore, che però meritano sempre di essere vissuti. C'è anche una forte critica sociale. Il tutto sotto la forma di una favola, bellissima e tragica.

Come dice Pennac al termine del libro "è vero che i libri cambiano la nostra vita, solo che non sappiamo nè come nè quando. E ciò vale soprattutto per un romanzo come la schiuma dei giorni".

Di sicuro questo libro mi ha lasciato sensazioni e riflessioni da fare, ma soprattutto mi ha lasciato impresse nella memoria immagini poetiche, è un libro che non si dimentica.

Se lo dovessi paragonare a un quadro, sarebbe un quadro di Magritte.

Luís C. says

What would Boris Vian learned that "The scum of the days" is now one of the classics of French literature that is studied in class? What irony of fate for the one who wanted so much to stand out!

Let us put ourselves in the context of the time. In 1947, "The scum of days" falls like a ONIR * in the literary landscape: a crazy story featuring surprisingly modern love duets for postwar neologisms galore and an exaggerated caricature of social structures and currents of thought of the time. The characters evolve in a bright or glaucous environment, but always strange, according to a choreography as unpredictable as a jazz solo.

Colin's friend Chick is so obsessed with his compulsive adoration of Jean-Sol Partre (the romantic avatar of Sartre), he forgets all the rest, to the great despair of his fiancée Alise who will not hesitate not to retaliate in a big way.

Now, with time, the strangeness of the situations has assumed a dreamlike dimension and the varnish of rebellion has peeled off in favor of a poignant story of love and friendship. This universal theme created the legend of the novel, prompting the growing enthusiasm of readers. For what we always remember, even years after reading, is that Colin loves Chloe, and vice versa!

One can only be touched by this first love, pure, overflowing and unhappy, for ravaged by sickness and the oppressive presence of death. The water lily that devours the lungs of Chloé suffocates at the same time their happiness. Colin ruins to buy the flowers supposed to look after her, while the grief narrows and inexorably darkens their lodging. Adolescents will recognize themselves in this initiatory journey that leads to adulthood, to its responsibilities and to its dramas in the face of the cruelty of existence.

Like a wild beast that lets itself be tamed, this fantasy novel has thus become a classic despite itself. Nicely reissued in pocket for some "doublezons", this extravagant Love Story ** has not finished stirring its readers.

(*) Romanesque Object Not Identified

(**) Extravagant and avant-garde

Manny says

I only discovered this recipe a couple of years ago, but it has already become one of my favorites. It's hard to believe that the different ingredients go together! In fact, they complement each other perfectly.

French manga with fatal love stories and roasted Sartre

1 medium manga
2 fatal love stories
whole early Sartre, including author
Lewis Carroll-style wordplay
some P.G. Wodehouse
ridicule
panache
brio

The rest of this review is available elsewhere (the location cannot be given for Goodreads policy reasons)

Warwick says

Wow, this book destroyed me. Beautiful, oneiric, sexy, deadpan, linguistically inventive – and then in the end remorselessly tragic.

You know what reading this book is like? It's like you're sitting there having fun, the sun's shining – and who do you see bouncing towards you but the most adorable, cute little character you can imagine. The Andrex puppy, say—

Aw, look! It's the Andrex puppy! C'mere, little fella! And he bounds over to you, his little tail wagging away, birds tweeting in the background, ah the warm sun on your face.

And then – just as you open your arms to give him a big hug – suddenly you realise that there's a slightly rabid look in his eye. And just as you start to press his cuddly little body into yours, OH SHIT WHAT THE FUCK his sharp little teeth are ripping into the soft flesh of your throat, WHAT ARE YOU DOING ANDREX PUPPY and he's growling away, claws slashing, AAAUGH arterial blood is spurting all over the grass and the daisies and OH MY GOD YOU'RE DEAD.

YOU WERE KILLED BY THE ANDREX PUPPY, THE CUTEST CREATURE ALIVE.

I am a Photoshop master

Well fuck you, Boris Vian! And fuck everyone else that wrote reviews making this sound like a cuddly love-fest! Did you all stop reading after 150 pages, or what??

What makes this book so deeply affecting is that the world it offers you is the most charming and wonderful fictional environment I've encountered for years. After fifty pages I wanted to curl up and live in it. The laws of physics are different here: everything is soft and yielding and in tune with your moods. It is like a sort of magic realism *avant la lettre*, only less irritating and laboured: what it really reminds me of most of all is the fluid, anything-can-happen creativity of *Through the Looking-Glass*. This is a world where you go on a date, and things like this happen:

They walked, following the first pavement they came to. A little pink cloud came down from the sky and approached them.

'May I?' it suggested.

'Go ahead!' said Colin; and the cloud surrounded them.

Inside, it was warm and it smelled of cinnamon sugar.

'No one can see us any more!' said Colin. 'But we can see them.'

'Be careful,' said Chloé, 'it's a little transparent.'

Ils marchaient, suivant le premier trottoir venu. Un petit nuage rose descendait de l'air et s'approcha d'eux.

— *J'y vais? proposa-t-il.*

— *Vas-y ! dit Colin, et le nuage les enveloppa.*

À l'intérieur, il faisait chaud et çs sentait le sucre à cannelle.

— *On ne nous voit plus ! dit Colin... Mais nous, on les voit.*

— *C'est un peu transparent, dit Chloé, méfiez-vous.*

And they walk along in their own little cloud, watching the other passers-by and looking in the shop windows.

On another occasion, guests at a dinner-party eat eel that was caught by the butler in his bathroom tap. One of the diners later complains to Colin about how unlikely this seems. 'I was up all night fishing in my own taps to see if I could catch one too,' he says the next day. 'But round our place, you only get trout.' In the middle of the table, Colin has a centrepiece 'consisting of a jar of formaldehyde in which two chicken embryos appeared to be miming the *Spectre de la Rose*, in the choreography of Nijinsky'.

It is incredibly hard to pull this sort of thing off without seeming twee or annoying, and Vian just *doesn't* seem twee or annoying. I've stared at some of these passages till I was cross-eyed and I still don't understand how he manages it, but it works; I believe everything he says.

This is a very funny book; it owes a debt to PG Wodehouse, not least in the character of Nicolas the butler, who in my head was played by 90s Stephen Fry. It's also sexy as hell, Vian managing to succeed in that very continental tradition of *respectful objectivisation*, a neat oxymoron to pull off – the girls are adorable and everybody (at least at first) seems young and beautiful and comfortably-off. The latent sexiness creeps into the narrative voice in all kinds of ways: at one point a door clicks shut 'with the sound of a bare hand on a bare bottom' (*avec le bruit d'une main nue sur une fesse nue*).

But what is actually going on here? Is it really just an extended adult fairy-tale? As the book goes on, you gradually realise – in my case, with a terrible sense of regret – that what Vian is really doing is setting up an Edenic picture of young love only to stress the awfulness of what comes after. You'd better have the most acrobatic sex and the most delicious meals of your life while you're still young (this novel says), because

before you know it you're going to have to go out there and earn a living, and then your whole life will stop being about creativity and start being about where the money is coming from. ('It's horrible,' Colin says at one point about work. 'It reduces man to the ranks of machinery.')

An old man in a white shirt with bushy hair was reading a manual behind a desk....

'Good morning sir,' said Colin.

'Good morning sir,' said the man.

His voice was cracked and thickened with age.

'I've come about the job,' said Colin.

'Oh?' said the man. 'We've been looking for someone for a month without any luck. It's quite hard work, you know.'

'Yes,' said Colin. 'But it's well paid.'

'Good Lord,' said the man, 'it wears you out, you know, and it might not be worth the money – but it's not for me to denigrate the administration. At any rate, you can see I'm still alive.'

'Have you been working here long?' said Colin.

'A year,' said the man. 'I'm 29.'

He ran a trembling, wrinkled hand across the folds of his face.

It's the novel of someone in their twenties facing the looming prospect of adult life. In keeping with the hyperbole of the book in general, respectable adulthood isn't just a chore – it's the apocalypse. Forget about wistful, wishy-washy endings – in this one all your favourite characters end up wasting away, burning to death, getting shot, having their hearts cut out, or committing suicide. Welcome to France, population: miserable.

The violence is actually there from the very beginning, in a cartoony kind of way, and Vian has a very artful way of allowing you to realise that those cartoon injuries are in fact bleeding real blood. I'd be lying if I said part of me wasn't hoping for a more life-affirming ending, but it's hard to object when you're being played so expertly. This book is like nothing you've read: a blend of Wodehouse, Huysmans, Faulkner and Lewis Carroll, all set to a pounding soundtrack of Vian's beloved boogie-woogie and blues music. It is the dream of being young and the nightmare of getting old. I fell in love with it. And I will never trust the Andrex puppy again.

(Aug 2013)
